

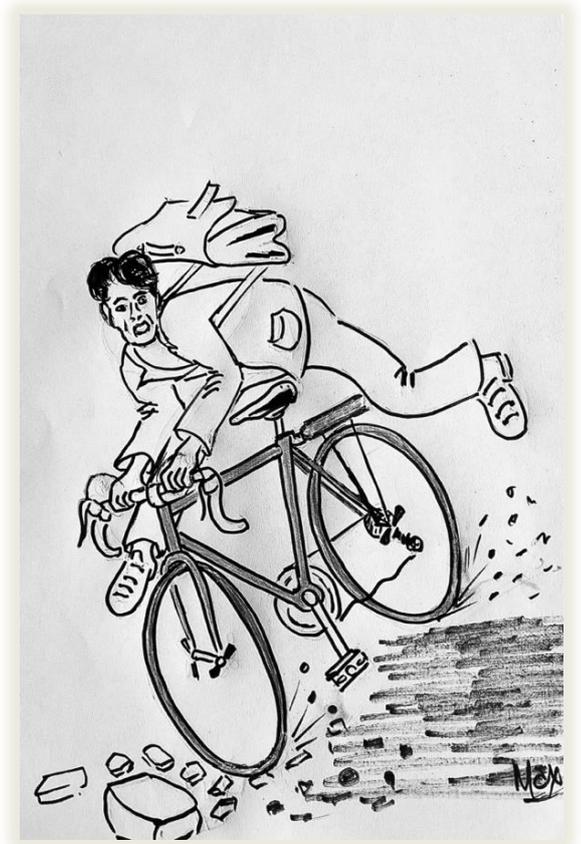
Souvenirs vélocipédiques

A la quarantaine, j'avais déjà – et depuis longtemps – remis mon vélo au clou. Il ne le méritait sans doute pas, tant il m'avait bien servi auparavant.

Je l'avais reçu en cadeau de mon parrain, fier de voir son filleul réussir son certificat d'études. Le bonheur que j'eus d'hériter de ce merveilleux « Gitane » rouge et bleu, doté d'un guidon recourbé comme celui de Fausto Coppi, d'un porte-bagage et d'un dérailleur à trois vitesses, égala probablement la fierté de son donateur. Jusqu'alors mon apprentissage s'était limité à de furtifs emprunts du vélo de ma grande sœur, soldés par presque autant de chutes, mais suffisants tout de même pour me permettre de passer du stade de piéton à celui de cycliste.

J'avais 6 km à faire pour me rendre de la maison au collège de Guerlesquin. Bagatelle ! Sauf que mon trajet empruntait une route dépourvue de goudron mais riche de difficultés diverses : sable, cailloux, bouses de vaches... autant de pièges à éviter ! La pire difficulté tenait à son profil. La ferme familiale de Kergrech – traduire : le « village du haut » -, sur les contreforts des monts d'Arrée, est à 280 mètres d'altitude alors que Guerlesquin, dans le piémont trégorrois, ne se situe qu'aux environs de 100 mètres. Le dénivelé n'est pas considérable et ne permet aucune comparaison avec l'Izoard ou le Tourmalet ; il comprend toutefois la côte de Kerret dont le pourcentage maximal sur une centaine de mètres est de l'ordre de 20%, ce qui contraint la plupart des cyclistes amateurs à mettre pied à terre en montant, c'est-à-dire tous les soirs au retour du collège en ce qui me concernait.

En revanche, à l'aller le matin, Kerret offrait un terrain propice à la recherche de vitesse. Jusqu'à ce qui devait sans doute arriver, se produisit. C'était le troisième jour de la rentrée de septembre 1953. Je ne perçus pas la grosse pierre qu'un charretier avait déposée pour caler une roue afin de permettre à son cheval de reprendre souffle. Mon vol plané par-dessus le guidon se poursuivit par une glissade d'une dizaine de mètres sur le sable de la côte. Bilan gratiné : pull, chemise, tricot de corps et pantalon déchirés ; peau du nez, de la poitrine et des genoux bien abimée. Heureusement, en retombant sur mon dos, mon cartable avait bien amorti ma chute. Seconde chance : bien qu'en piteux état, je trouvai du secours en me rendant à la ferme de Kerret au bas de la côte. La fermière ne se contenta pas de s'apitoyer sur mon sort ; saisissant une bouteille de calva bien titré (60°), elle me tamponna les plaies ce qui eut pour effet de m'enlever la quasi-totalité des grains de sable qui s'y étaient incrustés. Résultat : un mois plus tard, j'étais redevenu présentable même si, depuis, mon nez n'a jamais totalement oublié l'incident.



Après Guerlesquin, Quimper.

De Kergrech à la rue de Rosmadec, en prenant le car on en avait pour la journée. Il fallait se rendre à Guerlesquin, remiser le vélo, prendre le car Guingamp-Morlaix, attendre un temps indéterminé avant de repartir vers Quimper en passant par Huelgoat et les monts d'Arrée. Les voyageurs se faisaient déposer à la gare, certes proche de chez Nénette mais bien loin de l'EN. Avec le vélo et bien que les difficultés ne manquaient pas (nombreuses côtes dont celle de Saint Herbot longue de 4 km, vent et pluie souvent de face...), trois heures suffisaient généralement pour faire un parcours qui voisinait les 85 km. Pendant les années de première et terminale, jusqu'à ce qu'on m'offrit un scooter, ce fut l'option que je pris.

Remisé au sous-sol de l'EN, près du « paradis » où « Jésus » officiait, mon vélo me permit, par de courtes virées le samedi après-midi ou le dimanche matin, de découvrir et d'apprécier les pays bigouden et concarnois que le « nordiste » que j'étais ignorait jusqu'alors. J'ai tout de même le souvenir d'une sortie qui aurait dû m'alerter sur l'avenir diabétique que j'allais connaître ensuite. M'étant rendu un dimanche au « Grand prix de Scaër » qui regroupait à l'époque le gratin du cyclisme pro, la fringale me surprit au retour, rendant mon coup de pédale inopérant et m'obligeant à remonter à pied – et très péniblement ! - la côte de Rosmadec.

Le scooter puis la 4CV d'occasion, acquise auprès de mon directeur du collège de Landeleau en 1959, eurent raison de ma brève carrière cycliste. Je n'allais plus utiliser le vélo qu'une seule fois, le 1^{er} juin 1972 jour de fête nationale en Tunisie. Une course d'une cinquantaine de km, par équipes de 6, était organisée de Gabès à Matmata, village troglodytique accessible alors par une piste en assez mauvais état. Pour faire nombre, j'acceptai de collaborer avec cinq autres professeurs du lycée pour représenter l'établissement. Il me fallait un vélo : un de mes élèves m'offrit le sien, assez petit et muni d'un dérailleur à faible développement. Ce qui aurait pu être un handicap se révéla magique pour cette raison. Alors qu'en bas du col, je me trouvai parmi les derniers de la cinquantaine de participants, j'atteignis Matmata en 9^{ème} position après avoir doublé un grand nombre dans les pourcentages élevés.

Me rappelant parfois cette fin heureuse, j'avoue qu'il m'arrive, en regardant mon vélo suspendu dans le garage, de lui jeter un regard nostalgique. J'aurais dû...